Document generated on 04/24/2024 11:30 p.m.

Liberté

Witness

Danielle Trudeau

Volume 27, Number 4 (160), August 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31298ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Trudeau, D. (1985). Review of [Witness]. *Liberté*, *27*(4), 145–147.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DANIELLE TRUDEAU

WITNESS

Ce film du réalisateur australien Peter Weir a ouvert le festival de Cannes cette année. Bien reçu par la critique, c'est un bon spectacle au cours duquel on ne s'ennuie pas, même si l'intrigue policière sur laquelle il démarre passe assez vite au second plan, derrière une sorte de peinture de mœurs qui occupe plus de la moitié du film: après un meurtre dont le seul témoin est un petit garçon de la secte Amish, l'inspecteur (Harrison Ford) découvre que les meurtriers sont ses collègues qui contrôlent par ailleurs le trafic des stupéfiants dans la région de Philadelphie. Policier pris en chasse par la police, il ira se réfugier dans le village Amish, dans la famille du petit garçon qui l'initiera aux «sains et rudes travaux des champs». A ces derniers sont associées, d'une façon un peu élémentaire, la douceur, l'harmonie et la paix, tandis que leur sont opposées la violence et la corruption de la ville moderne, royaume des bandits et des flics.

La première impression, positive, enthousiasmée presque, ne va pas sans vous causer un brin d'inquiétude: vous qui vous croyiez à l'abri de la tentation sectariste, d'où vient cette sympathie que vous avez éprouvée pour les Amish, au point de voir avec regret le héros s'éloigner à la fin? D'où vient que vous endossiez cette vision dichotomique, manichéenne, du monde? Enfin, parodiant un certain jargon, n'est-il pas urgent de savoir d'où ce film vous interpelle?

Si nous avons ici une «peinture de mœurs», il est certain que celle-ci ne vise pas à l'authenticité et

qu'elle ne nous présente pas la secte Amish comme ce qu'elle est: communauté rétrograde, réactionnaire, intolérante, administrée par des vieillards, où la femme est cantonnée dans ses rôles de mère et de servante et où les hommes sont astreints aux corvées communautaires, sans parler de toutes les interdictions. Ce n'est pas par ça, bien entendu, que *Witness* vous accroche. Reléguant ces choses au rang d'apparences bonnes pour les touristes, le film prétend vous initier au principe fondamental de la secte, qui n'est rien d'autre que le pacifisme, lequel se manifeste sous des formes variées, à tout moment de la vie quotidienne, dans une sorte de symbiose avec une nature clémente préservée des agressions de la technologie moderne. La sympathie qu'on ressent pour les Amish vient donc de ce que le film fait d'eux les représentants les plus purs de nos «bons sentiments». Ainsi rejoint-il des publics divers, que séparent pourtant leurs opinions et choix politiques, leur situation économique, leur culture et leurs goûts. En allant plus loin, on pourrait dire que le costume Amish, parce qu'il vient d'un autre âge, du temps de la fondation, sert à présenter comme fondamentale et même fondatrice de la société américaine l'aspiration à la paix. Mais en même temps, il signale que ne s'est pas encore réalisée la traduction en termes politiques de cette aspiration qui reste accrochée au discours religieux. De cela, il ne faut pas imputer la responsabilité au seul système: la violence serait en nous, prête à surgir pour défendre le principe contraire. Ainsi, lorsque Harrison Ford règle son compte au voyou qui insulte les Amish, quelque chose se trouve satisfait en nous, certains spectateurs applaudissent même. Heureusement, le film ne comporte pas d'autres scènes semblables, ce qui lui évite de verser dans le moralisme.

C'est aussi sur le plan esthétique que *Witness* se veut un film grand public. Déjà, on remarquera que si, d'un côté, on a droit à une très classique histoire d'amour, de l'autre, il n'y a pas de «happy end»: midinettes et intellectuels y trouvent donc leur

compte. De même, lorsque tombe l'austère tunique de Rachel, c'est pour découvrir un corps de vedette hollywoodienne mais l'éclairage évoque George de la Tour, tandis que le plan fixe rappelle certains nus de l'école de Fontainebleau plutôt que les poses lascives de David Hamilton revu par *Penthouse*. Au moment des adieux, lorsque Rachel regarde John silencieusement, son expression tient du sourire de la Joconde, dont l'énigme trouve ainsi une sorte d'explication, avis aux amateurs d'art.

En somme, Peter Weir a réalisé ici un bon film en dosant les ingrédients qu'il emprunte à des registres divers de culture, et surtout en tempérant le propos moraliste qui aurait pu désagréablement verser dans l'apologie.